

» accrédité qu'il fût en France, il ne
 » pensait pas qu'il fût encore dans l'es-
 » prit du temps, ni dans l'opinion pu-
 » blique, de lui permettre une marche
 » aussi audacieuse. Et d'ailleurs, quand
 » ce troisième parti eût été son but secret,
 » il n'eût pu y arriver immédiatement
 » et sans avoir au préalable épousé un
 » des deux partis qui se partageaient en
 » ce moment l'arène politique. Il fallait
 » de nécessité d'abord se ranger ou du
 » côté des Conseils, ou du côté du Di-
 » rectoire, lors même qu'on eût voulu
 » former un tiers parti.

» Ainsi, des trois partis à prendre, le
 » troisième, pour son exécution, ren-
 » trait dans l'un des deux premiers :
 » depuis le renouvellement des Conseils
 » et l'attaque déjà formée par eux contre
 » Napoléon, l'un des deux autres, le
 » premier lui était absolument interdit.
 » Cette analyse, observait l'Empereur,
 » ressortait tout naturellement d'une
 » profonde méditation sur les circons-
 » tances actuelles de la France. Le
 » général n'avait donc rien à faire qu'à
 » laisser aller les événemens, et seconder
 » l'impulsion naturelle de ses troupes.
 » De là l'adresse de l'armée d'Italie et le

» fameux ordre du jour de son général.
 » Soldats, je le sais, disait-il, votre
 » cœur est plein d'angoisses sur les
 » malheurs de la patrie; mais si les
 » menées de l'étranger pouvaient l'em-
 » porter, nous volerions du sommet
 » des Alpes avec la rapidité de l'aigle,
 » pour défendre cette cause qui nous a
 » déjà coûté tant de sang. »

» Ces mots décidèrent la question :
 » les soldats, en délire, voulaient tous
 » marcher sur Paris, le contre-coup en
 » retentit aussitôt dans la capitale. Il s'y
 » fit une véritable explosion; et le Direc-
 » toire, que chacun croyait perdu, qui
 » l'instant d'aparavant chancelait seul
 » et abandonné, se trouva tout-à-coup
 » fort de l'opinion publique; il prit
 » aussitôt l'attitude et la marche d'un
 » parti triomphant, il terrassa à l'instant
 » tous ses ennemis.

» Le général de l'armée d'Italie avait
 » fait porter l'adresse de ses soldats au
 » Directoire par Augereau, parce qu'il
 » était de Paris, et fort prononcé dans
 » les idées du moment.

» Cependant les politiques du temps
 » se demandèrent : Qu'aurait fait Napo-
 » léon, si les Conseils l'eussent emporté;

» si cette faction, qui fut vaincue, avait
 » au contraire culbuté le Directoire ?
 » Dans ce cas, il paraît qu'il était décidé
 » à marcher sur Lyon et Mirbel avec
 » quinze mille hommes. Là se fussent
 » aussitôt ralliés à lui tous les républi-
 » cains du Midi et de la Bourgogne. Les
 » Conseils, victorieux, n'auraient pas
 » été trois ou quatre jours sans se diviser
 » violemment ; car si ses membres étaient
 » uniformes dans leur marche contre le
 » Directoire, on savait qu'ils étaient loin
 » de l'être dans le but ultérieur qu'ils
 » se proposaient. Les meneurs tels que
 » Pichegru, Imbert-Colomès et autres,
 » vendus à l'étranger, poussaient violem-
 » ment au royalisme et à la contre-révo-
 » lution ; tandis que Carnot et autres
 » voulaient des résultats tout à fait
 » contraires. La confusion et l'anarchie
 » n'eussent donc pas manqué d'être
 » aussitôt dans l'État. Alors toutes les
 » classes des citoyens, toutes les factions
 » auraient vu avec plaisir dans Napoléon,
 » un ancre de salut, un point de rallie-
 » ment, seul propre à sauver tout à la
 » fois et de la terreur royale, et de la
 » terreur démagogique. Il devait donc
 » arriver facilement à Paris, et s'y trouver

» naturellement porté à la tête des affaires
 » par le vœu et l'assentiment de tous les
 » partis. La majorité des Conseils était
 » forte et positive, à la vérité ; mais c'é-
 » tait uniquement contre les directeurs.
 » Elle devait se diviser à l'infini, sitôt
 » qu'ils seraient renversés.

» Le choix de trois nouveaux direc-
 » teurs venant à mettre au grand jour la
 » véritable intention des mesures de la
 » contre-révolution, l'immensité des
 » citoyens, dans leur effroi, allait se pré-
 » cipiter vers Napoléon déployant l'ori-
 » flamme national ; car les vrais contre-
 » révolutionnaires étaient, au fait, en
 » petit nombre, et leur prétentions trop
 » ridicules et trop absurdes. Tout eût
 » plié devant Napoléon, l'eût-on appelé
 » César ou Cromwel. Il marchait avec
 » une religion, un parti dont les idées
 » étaient fixes et populaires, il était maître
 » de ses soldats, les caisses de l'ar-
 » mée étaient pleines ; il possédait tous
 » les autres moyens propres à s'assurer
 » leur constance et leur fidélité ; et il
 » s'agissait de dire si Napoléon, dans
 » le secret de son cœur, n'aurait pas
 » désiré que les affaires eussent pris
 » cette tournure ? Nous penserions que

» oui. Que le triomphe de la majorité
 » des Conseils, fut son désir et son espé-
 » rance? Nous sommes portés à le croire
 » par le fait suivant : c'est que dans le
 » moment de la crise entre les deux
 » factions, un arrêté secret, signé des
 » trois membres composant le parti du
 » Directoire, lui demanda trois millions
 » pour soutenir l'attaque des Conseils,
 » et que Napoléon, sous divers prétextes,
 » ne les envoya pas, quoique cela lui fût
 » facile; et l'on sait qu'il n'est pas dans
 » son caractère d'hésiter pour des me-
 » sures d'argent.

» Aussi, quand la lutte fut finie, et
 » que le Directoire triomphant se plut à
 » déclarer tout haut qu'il devait toute
 » son existence à Napoléon, il conserva
 » néanmoins dans le cœur quelques sen-
 » timens vagues que Napoléon n'avait em-
 » brassé son parti que dans l'espoir de le
 » voir culbuté, et de se mettre à sa place.

» Quoi qu'il en soit, après le dix-huit
 » Fructidor, l'ivresse de l'armée fut au
 » comble, et le triomphe de Napoléon
 » complet. Mais le Directoire, malgré sa
 » reconnaissance apparente, l'entoura,
 » dès ce moment, de nombreux agens

» qui épièrent ses pas, et cherchèrent à
 » pénétrer ses pensées.

» La position de Napoléon était déli-
 » cate, quoique sa conduite eût été si ré-
 » gulière et si parfaite, qu'encore même
 » à présent nous n'entretenons que de
 » simples conjectures sur cet objet; seu-
 » lement, c'est dans cette délicatesse de
 » position que nous croyons trouver les
 » principales raisons de la conclusion de
 » la paix à Campo-Formio, du refus de
 » demeurer au congrès de Rastadt, et
 » enfin de l'entreprise de l'expédition
 » d'Égypte.

» Comme il arrive toujours en France,
 » aussitôt après le dix-huit Fructidor, le
 » parti vaincu disparut tout à coup, et la
 » majorité du Directoire triompha sans
 » modération. Il devint tout, et réduisit
 » les Conseils à rien.

» Napoléon sentit alors la nécessité
 » de la paix, qui, terminant les affaires
 » actuelles, lui donnerait une nouvelle
 » popularité : il avait tout à craindre de
 » la continuation de la guerre : elle
 » pouvait fournir à ceux qui l'auraient
 » suspecté, des prétextes faciles de lui
 » nuire; on pouvait vouloir l'exposer

» dans des situations difficiles, et se ser-
 » vir contre lui du concours des autres
 » généraux.

» Deux des plus célèbres d'alors avaient
 » manifesté des dispositions authentiques
 » dans cette grande affaire de Fructidor :
 » c'étaient Moreau et Hoche.

» Moreau s'était tout à fait montré
 » contre le Directoire; et, par une con-
 » duite pusillanime et répréhensible, il
 » se perdit tout à la fois sous le rapport
 » du devoir et sous celui du point
 » d'honneur.

» Hoche fut en entier pour le Direc-
 » toire; cédant à la fougue de son carac-
 » tère, il fit marcher sur Paris une par-
 » tie de son armée, manqua son but
 » par trop d'impétuosité. Ses troupes
 » furent contremandées par la puissance
 » des Conseils, et lui-même fut obligé
 » de se sauver de Paris, dans la crainte
 » de se voir arrêté par ces mêmes
 » Conseils.

» Hoche n'avait donc rien fait pour
 » le succès de cette journée; il y avait
 » même nui par trop de zèle; mais il
 » avait montré un homme tout dévoué,
 » et la majorité du Directoire pouvait

» se fier aveuglément à lui, bien que son
 » imprudence eût manqué de le perdre.

» Cette même majorité du Directoire
 » doutait au contraire de Napoléon, qui
 » l'avait fait triompher; il lui restait tou-
 » jours que ce général avait pu calculer
 » que le Directoire succomberait sous
 » les Conseils, et qu'il pourrait s'élever
 » sur ses ruines.

» Cependant, comment le Directoire
 » pouvait-il arranger cette pensée avec
 » les actes de ce général, qui avait tout
 » mis dans la balance pour le faire triom-
 » pher; car il est évident que sans l'ordre
 » du jour de Napoléon et l'adresse de son
 » armée, le Directoire était perdu.

» Des personnes bien instruites pen-
 » sent qu'au vrai Napoléon n'avait pas
 » assez calculé son influence personnelle
 » en France, qu'il s'en était laissé impo-
 » ser par les libelles et les journaux
 » dirigés contre lui; qu'il avait cru les
 » mesures qu'il prenait, propres, non à
 » faire triompher tout à fait le Directoire,
 » mais juste ce qu'elles devaient être
 » pour devenir lui-même le sauveur et
 » le vrai soutien de la République. Ces
 » personnes ajoutent qu'au moment où

» les officiers que Napoléon avait à Paris
 » et toute la correspondance de la France
 » lui eurent appris que sa proclamation
 » avait, du soir au matin, changé tout à
 » fait l'esprit de l'intérieur, alors seule-
 » ment il s'aperçut qu'il avait trop fait.
 » Nous nous rangerions d'autant plus
 » volontiers de cette opinion, que nous
 » ne saurions comprendre comment Na-
 » poléon aurait pensé sérieusement à
 » conserver trois directeurs dont il ne
 » faisait aucun cas. Celui de tous qu'il
 » estimait (Carnot) était du parti opposé,
 » et nous savons qu'il était indigné de la
 » corruption ou de la faiblesse des autres.

» Le nommé Bottot, agent intime de
 » Barras, fut expédié auprès de Napoléon
 » avec la mission secrète de le pénétrer,
 » et de savoir pourquoi il n'avait pas
 » envoyé les trois millions dont le Direc-
 » toire avait eu tant de besoin.

» Bottot joignit le général français à
 » Passeriano; il intrigua beaucoup dans
 » les alentours de Napoléon; mais il
 » trouva chacun très-chaud pour le parti
 » qui avait triomphé; et, ayant quelques
 » intérêts à traiter pour lui-même, il finit
 » par avouer, dans quelques conversa-
 » tions intimes, le secret de sa mission

» et les soupçons vagues du Directoire.
 » Il avait été facilement détrompé par la
 » simplicité de l'entourage du général,
 » la franchise de Napoléon et surtout par
 » l'élan de toute l'armée, et celui de
 » l'Italie entière en sa faveur. Mais le
 » Directoire eût-il eu raison, il n'eût pas
 » été difficile, au milieu de cette atmos-
 » phère, avec des prévenances et quel-
 » ques conversations naïves et simples,
 » d'ôter à Bottot jusqu'au plus petit om-
 » brage. Aussi écrivit-il à Paris que les
 » craintes conçues n'étaient que de véri-
 » tables chimères, bien moins dange-
 » reuses que le mauvais esprit des gens
 » qui voulaient les faire croire. Mais les
 » trois millions, lui disait-on, d'où peut
 » venir ce refus?—Napoléon avait prouvé
 » que l'ordre envoyé par le Directoire
 » était mystérieux, irrégulier, et qu'en-
 » vironné de fripons qui avaient déjà si
 » notoirement volé le trésor, il avait dû
 » s'assurer prudemment de la vérité;
 » qu'il avait aussitôt expédié à Paris son
 » aide-de-camp de confiance Lavalette,
 » et qu'aussitôt que Lavalette lui eut
 » mandé le véritable état des choses, les
 » trois millions partaient lorsque la jour-
 » née se trouva décidée.»

Lundi 10.

Sur la diplomatie anglaise. — Lords Whitworth, Chatam. — Castlereagh, Cornwallis, Fox, etc.

Aujourd'hui, la suite de la conversation a conduit l'Empereur à dire que rien n'était dangereux et perfide comme les conversations officielles avec les agens diplomatiques anglais. « Les ministres anglais, disait-il, ne présentent jamais une affaire comme de leur nation à une autre nation, mais bien comme d'eux-mêmes à leur propre nation; s'embarrassant peu de ce qu'ont dit ou disent leurs adversaires; ils présentent hardiment ce qu'ont dit leurs agens diplomatiques, ou ce qu'ils leur font dire, se retranchant sur ce que ces agens, ayant un caractère public, étant notariés, doivent avoir titre de foi dans leurs rapports. C'est ainsi, observait-il, que les ministres anglais avaient, dans le temps, publié une longue conversation avec moi, Napoléon, sous le nom de lord Whitworth, laquelle était entièrement fausse * »

* Nous tous qui avons été à Sainte-Hélène,

Cet ambassadeur avait sollicité une audience du Premier Consul, et des communications personnelles. Le Premier Consul, qui lui-même aimait à traiter directement les affaires, s'y prêta volontiers. « Mais ce fut pour moi, disait l'Empereur, une leçon qui changea ma méthode pour jamais. A compter de cet instant, je ne traitai plus officiellement d'affaires politiques que par l'intermédiaire de mon ministre des relations extérieures. Celui-là du moins pouvait donner un démenti authentique et formel; le souverain ne le pouvait pas.

« Il est entièrement faux, continuait l'Empereur, que notre entrevue personnelle ait eu rien qui sortit des bien-séances accoutumées. Lord Whitworth,

nous tous qui avons vu et avons été pour quelque chose dans les faits allégués au Parlement d'Angleterre par lord Bathurst, nous pouvons affirmer devant Dieu et devant les hommes, que les ministres anglais n'ont pas cessé de mériter les justes reproches encourus au temps de lord Whitworth. Nombre d'Anglais, sur les lieux mêmes, en sont demeurés d'accord avec nous, et en ont rougi, ont-ils dit, pour leur pays!!!.....

» lui-même, au sortir de la conférence,
 » se trouvant avec d'autres ambassadeurs,
 » leur dit en avoir été très-satisfait, et
 » qu'il ne doutait pas que toutes nos
 » affaires ne se terminassent bien. Or,
 » quel ne fut pas l'étonnement de ces
 » mêmes ambassadeurs lorsqu'ils lurent,
 » à quelque temps de là dans les papiers
 » anglais, le rapport de lord Whitworth,
 » dans lequel il m'accusait de m'être livré
 » à des emportemens extrêmes et incon-
 » venans. Nous avions alors des amis
 » chauds parmi ces ambassadeurs, et
 » quelques-uns furent jusqu'à témoigner
 » leur surprise au diplomate anglais, en
 » lui rappelant que cela ressemblait peu
 » à ce qu'il leur avait dit au sortir de la
 » conférence même. Lord Whitworth
 » escobarda comme il put, mais n'en
 » maintint pas moins les assertions du
 » document officiel.

» Le fait, observait l'Empereur, est
 » que tous les agens politiques anglais
 » sont dans le cas de faire deux rapports
 » sur le même objet : l'un public et faux,
 » pour les archives ministérielles, l'autre
 » confidentiel et vrai, pour les seuls mi-
 » nistres; et quand la responsabilité de
 » ceux-ci se trouve en jeu, ils produisent

» le premier, qui, bien que faux, répond
 » à tout et les met à couvert. Et c'est
 » ainsi, disait l'Empereur, que les meil-
 » leurs institutions deviennent vicieuses
 » quand la morale cesse d'en être la base,
 » et quand les agens ne sont plus con-
 » duits que par l'égoïsme, l'orgueil et
 » l'insolence. Le pouvoir absolu n'a pas
 » besoin de mentir; il se tait. Le gouver-
 » nement responsable, obligé de parler,
 » déguise et ment effrontément.

» C'est, du reste, une chose bien re-
 » marquable, que dans ma grande lutte
 » avec l'Angleterre, son gouvernement
 » ait eu l'art de jeter constamment tant
 » d'odieux sur ma personne et mes actes;
 » qu'il se soit si impudemment récrié
 » sur mon despotisme, mon égoïsme,
 » mon ambition, ma perfidie, précisé-
 » ment quand lui seul était coupable de
 » tout ce dont il osait m'accuser. Il fallait
 » donc qu'il existât un bien fort préjugé
 » contre moi, et que je fusse réellement
 » bien à craindre, puisqu'on pouvait s'y
 » laisser prendre. Je le conçois de la part
 » des rois et des cabinets, il y allait de
 » leur existence; mais de la part des
 » peuples!!!....

» Les ministres anglais ne cessaient

» de parler de mes déceptions; mais pou-
 » vait-il être rien de comparable à leur
 » machiavélisme, à leur égoïsme durant
 » tout le temps de bouleversement, et
 » les convulsions qu'ils alimentaient eux-
 » mêmes?

» Ils sacrifièrent la malheureuse Au-
 » triche en 1805, uniquement pour
 » échapper à l'invasion dont je les me-
 » naçais.

» Ils la sacrifièrent encore en 1809,
 » seulement pour se mettre plus à l'aise
 » sur la péninsule espagnole.

» Ils sacrifièrent la Prusse en 1806,
 » dans l'espoir de recouvrer le Hanovre.

» Ils ne secoururent pas la Russie en
 » 1807, parce qu'ils préférèrent aller
 » saisir des colonies lointaines, et qu'ils
 » essayaient de s'emparer de l'Égypte.

» Ils donnèrent le spectacle de l'in-
 » fâmie bombardement de Copenhague,
 » en pleine paix, et du larcin de la flotte
 » danoise par un vrai guet-apens. Déjà
 » ils avaient donné un pareil spectacle
 » par la saisie, aussi en pleine paix, de
 » quatre frégates espagnoles chargées de
 » riches trésors; ce qu'ils avaient opéré
 » en véritable vol de grands chemins.

» Enfin, durant toute la guerre de la

» péninsule, dont ils cherchent à pro-
 » longer la confusion et l'anarchie, on
 » ne les voit s'empreser qu'à trafiquer
 » des besoins et du sang espagnol, en
 » faisant acheter leurs services et leurs
 » fournitures au poids de l'or et des
 » concessions.

» Quand toute l'Europe s'égorge à la fa-
 » veur de leurs intrigues et de leurs sub-
 » sides, eux ne s'occupent, à l'écart, que
 » de leur propre sûreté, des avantages
 » de leur commerce, de la souveraineté
 » des mers et du monopole du monde.
 » Pour moi, je n'avais jamais rien fait
 » de tout cela, et, jusqu'à la malheu-
 » reuse affaire d'Espagne qui du reste ne
 » vient qu'après celle de Copenhague,
 » je puis dire que ma moralité demeure
 » inattaquable. Mes transactions avaient
 » pu être tranchantes, dictatoriales, mais
 » jamais perfides.

» Et que l'on s'étonne à présent, que
 » l'on se demande comment il s'est fait
 » qu'en 1814, l'Angleterre ayant été la
 » vraie libératrice de l'Europe, aucun
 » Anglais néanmoins n'ait pu faire un
 » pas sur le continent sans trouver par-
 » tout les malédictions, la haine, l'exé-
 » cration!... C'est que tout arbre porte

» son fruit, que l'on ne recueille que ce
 » que l'on a semé, et que tel devait être
 » le résultat infaillible des méfaits de
 » l'administration anglaise, de la dureté,
 » de l'insolence des ministres à Lon-
 » dres, et de celles de leurs agens pour
 » tout le globe.

» Depuis un demi-siècle, les minis-
 » tres anglais ont toujours été en bais-
 » sant de considération et d'estime pu-
 » bliques. Jadis ils étaient disputés par
 » de grands partis nationaux, caracté-
 » risés par de grands systèmes distincts;
 » aujourd'hui ce ne sont plus que les
 » débats d'une même oligarchie, ayant
 » toujours le même but, et dont les
 » membres discordans s'arrangent entre
 » eux, à l'aide de concessions et de com-
 » promis : ils ont fait du cabinet de Saint-
 » James une boutique.

» La politique de lord Chatam pou-
 » vait avoir ses injustices; mais il les
 » proclamait du moins avec audace et
 » énergie : elles avaient une certaine
 » grandeur. M. Pitt y a introduit l'astuce
 » et l'hypocrisie; lord Castlereagh, son
 » soi-disant héritier, y a réuni le com-
 » ble de toutes les sortes de turpitudes
 » et d'immoralités. Chatam se faisait

» gloire d'être un marchand; lord Cas-
 » tlereagh, au grand détriment de sa
 » nation, s'est donné la jouissance de
 » faire le *Monsieur*; il a sacrifié son pays
 » pour fraterniser avec les grands du
 » continent, et dès-lors a joint les vices
 » du salon à la cupidité du comptoir; la
 » duplicité, la souplesse du courtisan, à
 » la dureté, à l'insolence du parvenu.

» La pauvre constitution anglaise est
 » gravement compromise aujourd'hui :
 » il y a loin de là aux Fox, aux Sheridan,
 » aux Gray; à ces grands talens, à ces
 » beaux caractères de l'opposition, que
 » l'oligarchie victorieuse a tant bafoués.»

« Lord Cornwallis, observait l'Empe-
 » reur, est le premier Anglais qui m'ait
 » donné une sérieuse bonne opinion de
 » sa nation; puis Fox; et je pourrais en-
 » core ajouter ici, au besoin, l'amiral
 » d'aujourd'hui : (Malcolm).

» *Cornwallis*, disait-il, était dans toute
 » l'étendue du terme un digne, brave
 » et honnête homme. Lors du traité d'A-
 » miens, et l'affaire convenue, il avait
 » promis de signer le lendemain à une
 » certaine heure : quelque empêchement
 » majeur le retint chez lui; mais il en-
 » voya sa parole. Le soir même un cour-

» rier de Londres vint lui interdire cer-
 » tains articles; il répondit qu'il avait
 » signé, et vint apposer sa signature.
 » Nous nous entendions à merveilles; je
 » lui avais livré un régiment qu'il s'amu-
 » sait fort à faire manœuvrer. En tout j'en
 » ai conservé un agréable souvenir, et il
 » est certain qu'une demande de lui eût
 » eu plus d'empire sur moi, peut-être,
 » que celle d'un souverain. Sa famille a
 » paru le deviner; on m'a fait quelque-
 » fois des demandes en son nom, elles
 » ont toutes été satisfaites.

» *Fox* vint en France immédiatement
 » après le traité d'Amiens. Il s'occupait
 » d'une histoire des Stuart, et me fit
 » demander à fouiller dans nos archives
 » diplomatiques. J'ordonnai que tout fût
 » mis à sa disposition. Je le recevais sou-
 » vent; la renommée m'avait entretenu
 » de ses talens; je reconnus bientôt
 » en lui une belle âme, un bon cœur,
 » des vues larges, généreuses, libérales,
 » un ornement de l'humanité: je l'ai-
 » mais. Nous causions souvent, et sans
 » nul préjugé, sur une foule d'objets;
 » quand je voulais l'asticoter, je le ra-
 » menais sur la machine infernale; je
 » lui disais que ses ministres avaient

» voulu m'assassiner; il me combattait
 » alors avec chaleur, et finissait toujours
 » en me disant dans son mauvais fran-
 » çais: *Premier Consul, ôtez-vous donc*
 » *cela de votre tête.* Mais il n'était pas
 » convaincu sans doute de la bonté de
 » sa cause, et il est à croire qu'il s'es-
 » crimait bien plus en défense de l'hon-
 » neur de son pays, qu'en défense de la
 » moralité des ministres.»

L'Empereur a terminé disant: « Il
 » suffirait d'une demi-douzaine de Fox
 » et de Cornwallis pour faire la fortune
 » morale d'une nation... Avec de telles
 » gens, je me serais toujours entendu;
 » nous eussions été bientôt d'accord.
 » Non-seulement nous aurions eu la paix
 » avec une nation foncièrement très-esti-
 » mable; mais encore nous aurions fait
 » ensemble de très-bonne besogne.»

Mardi 11.

Histoire de la Convention par Lacroix. —
 Statistique des bœufs de l'île. — Calem-
 bourgs. — De la statistique en général.

Aujourd'hui a été un de ces jours
 affreux de pluie et de vent si communs
 ici. L'Empereur a profité d'un petit mo-
 ment, sur les trois heures, pour aller

au jardin. Il m'y a fait appeler; il venait de lire l'histoire de la Convention par Lacretelle. Ce n'était pas mal écrit sans doute, disait-il; mais c'était mal digéré, ou n'en retenait rien: le tout était une surface plane, sans nul aspérité qui vous arrêtât. Il ne creusait pas son sujet, il ne rendait pas assez de justice à beaucoup d'acteurs célèbres, il ne faisait pas assez ressortir les crimes de plusieurs autres, etc.

La pluie nous a forcés de rentrer, nous avons marché seuls long-temps dans le salon et la salle à manger.

On nous disait qu'il y avait dans l'île quatre mille bœufs, et qu'il s'en consommait en ce moment cinq cents dans l'année, dont cent cinquante pour nous, cinquante pour la colonie et trois cents pour les vaisseaux. On ajoutait qu'il fallait quatre ans pour reproduire les bœufs, etc.; et de là nous faisons nos calculs: on sait combien l'Empereur les aimait.

C'est une grande affaire dans l'île que l'existence de ces bœufs et leur consommation: il ne peut s'en tuer un seul sans l'ordre préalable du Gouverneur; et l'un des nôtres racontait à ce sujet

que dans une des maisons ou cabanes de l'île, le maître lui avait dit: « On » prétend que vous vous plaignez là-haut, » et que vous vous trouvez malheureux » (il parlait de Longwood); mais nous » ne le comprenons pas; car on dit que » vous avez du bœuf tous les jours; nous, » nous ne pouvons en avoir que trois ou » quatre fois l'année, et encore nous le » payons trente ou quarante sous la » livre. » L'Empereur, qui riait fort de ce détail, a dit: « Parbleu! vous auriez » pu l'assurer qu'à nous il nous coûtait » plus d'une *couronne* * »

J'observais, plus tard, que c'était le seul calembourg que j'eusse jusqu'ici entendu de la bouche de l'Empereur; mais celui à qui je parlais me dit alors en avoir recueilli un pareil, et sur le même sujet, à l'île d'Elbe. Un maçon employé aux constructions ordonnées par l'Empereur, était tombé et s'était blessé. L'Empereur, cherchant à le rassurer, lui disait que cela ne serait rien. « J'ai fait bien une autre chute que toi,

* *Couronne* en anglais, et dans plusieurs langues du continent, veut dire aussi un écu.